

*l'hebd*o

du Quotidien de l'Art

Enquête

Curateur/trice, un métier en mutation



INSTITUTION

Comment le Magasin des horizons réinvente le concept de centre d'art

VIE D'ARTISTE

Art visuel et art vivant : tous en scène !

MARCHÉ

À Taïwan, une nouvelle foire pour un marché fort

VU D'AILLEURS

Le milieu de l'art iranien à l'heure des sanctions



© D.R.

Co-branding

Dans l'univers du cyclisme, on parlerait de dopage. Les galeries parisiennes ont désormais aussi leur substance, plus ou moins discrètement absorbée, pour résister à la dureté des temps. Deux, trois ou quatre semaines par an, les œuvres d'art sont décrochées et les murs repeints en blanc, couleur de la poudre et des « fashion weeks ». Soudain, aux trop rares amateurs d'art se substitue alors une foule des jeunes gens enthousiastes, bien habillés et... riches. Ce grand remplacement est devenu, au fil des ans, la topette indispensable aux galeristes pour survivre, encore un peu. Car ces semaines de la mode rapportent à chaque fois des dizaines de milliers d'euros, soit l'équivalent d'une demi-année de loyer pour certaines galeries. Pas négligeable ! Sans crier au scandale, il serait légitime de se demander pourquoi le Marais, lieu central de présentation des collections – de mode –, est déserté par les collectionneurs – d'art. Pour ces derniers, tous les prétextes sont bons pour se défilier : la circulation, la difficulté à se garer et depuis peu, les « gilets jaunes ». Et ce n'est pas la seule question. Pourquoi les marques de fringues privilégient-elles des lieux concentrés dans un périmètre restreint, mais séparés et personnalisables, alors que les galeristes préfèrent, elles, s'agglutiner dans des foires aux stands impersonnels ? Si le monde de l'art est un nain face à l'industrie de la mode, leurs audiences sont pourtant à bien des égards identiques. Au point que les marques de luxe recrutent des artistes pour dessiner leurs sacs à mains et ouvrent des *pop-up stores* pendant les grandes foires comme Art Basel Miami Beach. Pourquoi les galeries qui louent leur lieu ne parviennent-elles pas à s'attirer ce nouveau public si semblable, sociologiquement parlant, au leur ? Sans doute parce qu'elles n'ont pas su – ou voulu – transformer une opportunité immobilière à court terme en partenariat constructif. Elles n'ont pas cassé la sectorisation clientéliste en mélangeant les genres. En rendant anonyme leur espace artistique, les galeristes vendent, en boutiquiers, leurs mètres carrés et non leur valeur ajoutée. Le *co-branding* avec la mode, un nouveau chantier de réflexion pour le Comité professionnel des galeries d'art ?



ROXANA AZIMI

P2 **soit dit en passant**

Co-branding
Roxana Azimi

P5 **essentiels du jour**

P8 **l'enquête**

Curateur /trice,
un métier en mutation
Julie Ackermann

P12 **décryptage / institution**

Comment le Magasin
des horizons réinvente
le concept de centre d'art
Emmanuelle Lequeux

P13 **décryptage / marché**

À Taïwan, une nouvelle foire
pour un marché fort
Roxana Azimi

P15 **vie d'artiste**

Art visuel et art vivant :
tous en scène !
Roxana Azimi

P18 **vu d'ici / vu d'ailleurs**

Le milieu de l'art iranien
à l'heure des sanctions
Ghazal Golshiri

P20 **acquisition /
musée**

Le Musée des Arts
et Métiers reçoit
douze dessins
de Benoît Schuiten
Marine Vazzoler

Le Quotidien de l'Art est édité par **Beaux Arts & cie** - sas au capital social de 1 968 498 euros - 3, carrefour de Weiden - 92130 Issy-les-Moulineaux - rcs Nanterre n°435 355 896 CPPAP 0319 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com - un site internet hébergé par serveur express, 16-18, avenue de l'europe - 78140 Vélizy, France - tél. : 01 58 64 26 80

Président Frédéric Jousset **Directrice générale** Marie-Hélène Arbus

Éditrice junior Marine Lefort **Directeur de la publication** Jean-Baptiste Costa de Beauregard **Directeur de la rédaction** Fabrice Bousteau

Le Quotidien de l'Art : Rédacteur en chef - Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com) **Rédactrice** Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)

L'Hebdo du Quotidien de l'Art : Conseillère éditoriale Roxana Azimi **Rédactrice en chef adjointe** Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)

Rédactrice Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com) **Contributeurs de ce numéro** Julie Ackermann, Ghazal Golshiri, Emmanuelle Lequeux, Pedro Morais

Directeur artistique Bernard Borel **Secrétaire de rédaction** Solène Peynot **Maquette** Anne-Claire Méry **Iconographe** Lucile Thepault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com tél. : +33 (0)141 08 38 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif)

Studio technique studio@beauxarts.com **Abonnements** abonnement@lequotidiendelart.com - tél. : 01 82 83 33 10 - © ADAGP, Paris 2018, pour les œuvres des adhérents.

Illustration de couverture Simone Altamura pour *Le Quotidien de l'Art*.

Le Quotidien de l'Art

Le premier quotidien numérique du monde de l'art



le Quotidien du lundi au jeudi
+ l'Hebdo chaque vendredi

- ✓ **UNE INFORMATION RAPIDE** et simple d'accès
- ✓ **UNE ALERTE** efficace chaque soir pour avoir une info d'avance
- ✓ **DES EXCLUSIVITÉS** et des dossiers de fond

VOTRE
ABONNEMENT ANNUEL

250 €
POUR LES
professionnels
(jusqu'à 5 accès)

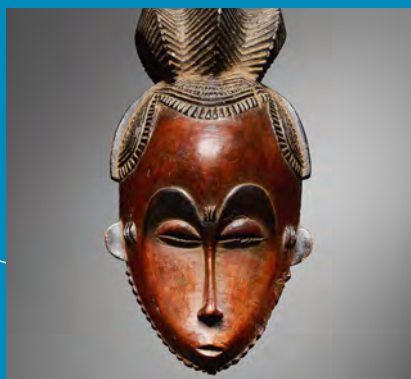
155 €
POUR LES
particuliers

ABONNEZ-VOUS SUR www.lequotidiendelart.com

Pour toute question n'hésitez pas à nous contacter : abonnement@lequotidiendelart.com ou +33 (0)1 82 83 33 10

BRAFA

ART FAIR



26 JAN - 03 FEB 2019
BRUSSELS / BRAFA.ART

GUEST OF HONOUR: GILBERT & GEORGE

DELEN

PRIVATE BANK



D.R.



Photo Awakening/AFP

Nicola L.,
Le Manteau rouge,
performance réalisée
à Broadway avec
Fernando Arrabal.

Décès de Nicola L., artiste féministe pionnière

L'artiste française Nicola L. est morte à Los Angeles le 31 décembre 2018. Son parcours est représentatif de la liberté conquise par les femmes dans l'agitation sociale et politique des années 1960. Née en 1937 à Mazagan au Maroc, elle épouse en 1956 le galeriste bruxellois Fred Lanzenberg, avant des études à l'académie Julian et à l'école des Beaux-Arts de Paris, où elle pratique la peinture, dont elle s'écarte à partir de 1964. Une décision prise suite au suicide de l'artiste argentin Alberto Greco qui l'avait interrogée : « *Comment peux-tu peindre comme ça aujourd'hui ?* » Nicola L. brûlera toutes ses peintures abstraites et s'engage dans un travail autour du corps et de la peau, exemplaire des paradoxes et ruptures de la seconde vague du féminisme. À la suite d'une performance à la Biennale de Paris avec le groupe anglais Soft Machine en 1966 - une peau cylindrique rose pour trois personnes -, la troupe La MaMa Theater l'invite à New York, où elle rencontre la scène artistique d'avant-garde. Elle sera désormais identifiée par ses *Pénétrables*, invitant le spectateur à pénétrer et activer ses œuvres. « *L'idée était de ne plus regarder, mais d'entrer (...) C'était comme une vie qu'on donne, comme un Frankenstein. Avoir une seconde peau, partager la peau avec les autres* », affirmait-elle. Lors

du festival hippie de l'île de Wight en 1969, elle réalise une célèbre performance, *Le Manteau rouge*, immense toile qui recouvre une dizaine de corps nus, accompagnant les musiciens Gilberto Gil et Caetano Veloso. Dans son travail, le rôle du corps dans la compréhension du monde se situe à l'intersection contradictoire entre une appropriation émancipatrice et une objectification du corps des femmes par l'art et le commerce. Elle traduit cela dans sa série de corps-meubles (exposés chez Daniel Templon en 1969) : un pied-canapé, des lèvres ou un œil devenus lampes, *La Femme commode* ou *Petite-Femme-télévision*. Proche des Nouveaux Réalistes (« *Ils regardaient nos jambes et se fichaient pas mal de ce qu'on faisait* », dira-t-elle), elle découvre à New York de nouveaux matériaux (vinyle, plastique) et s'installe définitivement en 1979 au mythique Chelsea Hotel, où elle se met au cinéma (des portraits des activistes Kate Millett, Stokely Carmichael ou Angela Davis). Exclu des radars, son travail a fait un retour triomphal ses dernières années, des galeries Patricia Dorfmann (2006) à Hauser & Wirth (2016), et avec une rétrospective en 2017 au Sculpture Center de New York. Son éthique du soin et du rassemblement, tout comme le rapport de ses objets (qu'elle qualifiait de « fonctionnels ») avec le design, sont résolument précurseurs de pratiques actuelles. **PEDRO MORAIS**



LES TÉLEX DU 11 JANVIER

Pierre Carron, membre de la section de peinture, ancien vice-président, et **Jean Anguera**, membre de la section de sculpture, ont respectivement été élus président et vice-président de l'**Académie des beaux-arts** pour l'année 2019 / **Agnès Benayer** a été nommée directrice de la communication et des partenariats du **Centre Pompidou** et **Gaële de Medeiros** directrice adjointe, en charge du mécénat et des partenariats / Fondé par l'artiste Eduardo Chillida en 2000, **le musée Chillida Leku** à Hernani, dans le Pays basque, rouvrira en avril prochain après 8 ans de fermeture avec un bâtiment et un parc de sculpture restaurés.

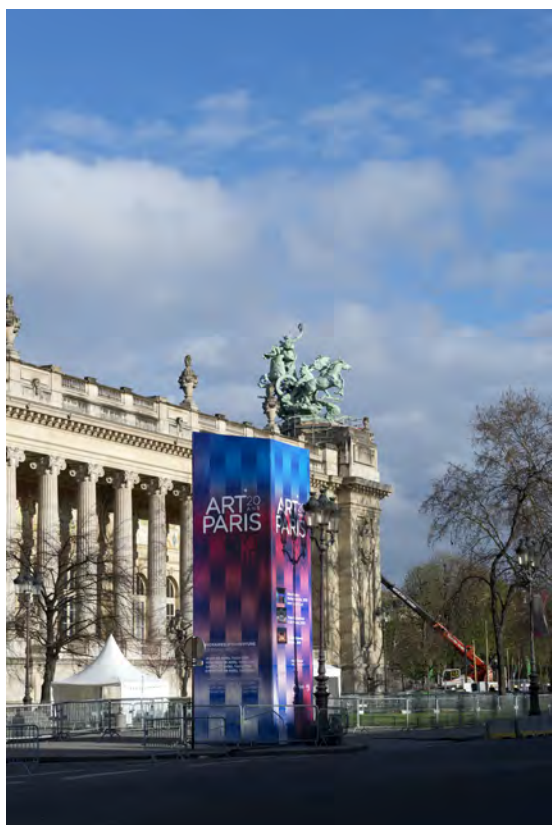


Photo Marc Domage.

Les femmes et l'Amérique latine à l'honneur de la 21^e édition d'Art Paris

Du 4 au 7 avril prochain, le Grand Palais accueillera les 150 galeries (contre 143 en 2018) de la nouvelle édition d'Art Paris, où les femmes et l'Amérique latine seront mises à l'honneur. Sous le commissariat de l'association AWARE (Archive of Women Artists, Research and Exhibition), 25 projets d'artistes femmes - dont Marcelle Cahn et Aurélie Nemours chez Lahumière, Laure Prouvost et Valérie Belin chez Nathalie Obadia, Anna-Eva Bergman chez Jérôme Poggi ou encore Vera Molnar chez Oniris - ont été sélectionnés et déclinés en quatre thématiques : abstraction, avant-garde féministe, image et théâtralité. En plus de cela, une vingtaine de galeries de divers horizons présenteront un ensemble de 60 artistes latino-américains. **MARINE VAZZOLER**



artparis.com

STUDIO HÉBERTOT

Direction artistique
Sylvia Roux

ATELIER THÉÂTRE ACTUEL, BÉRENGÈRE DAUTUN, JEAN-MARC GHANASSIA,
MARIE-LAURE MUNICH ET SR PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

JEAN-PIERRE
BOUVIER

SYLVIA
ROUX



UN PICASSO

DE JEFFREY HATCHER
ADAPTATION VÉRONIQUE KIENTZY

"Vous ne brûlerez pas
mes œuvres"

MISE EN SCÈNE
ANNE BOUVIER

théâtres
parisiens
associés

A PARTIR DU 22 NOV.

☐ lun
☐ mar
☐ mer
21h00 jeu
19h00 ven
19h00 sam
17h00 dim

Télérama *sorties*

BeauxArts



Location 01 42 93 13 04 - www.studiohebertot.com
78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris - M^o Villiers / Rome

La Haus der Kunst de Munich annule une exposition d'Adrian Piper

Après la rétrospective Joan Jonas (présentée au printemps dernier à la Tate Modern de Londres), c'est une autre exposition consacrée à une figure féminine essentielle de l'art contemporain, l'Américaine Adrian Piper, 70 ans, qui est annulée par la Haus der Kunst de Munich. Devant circuler depuis le MoMA de New York, la manifestation sera remplacée par une exposition de l'artiste allemand Markus Lüpertz. Installée à Berlin depuis plusieurs décennies, Adrian Piper, dont le travail aborde notamment les questions de genre, de racisme et d'immigration, a déclaré au site *Artnet News* se sentir « dépossédée » et évoque pêle-mêle comme causes « la soumission à des intérêts réactionnaires, le provincialisme, le désengagement face aux enjeux intellectuels, culturels et politiques que l'Allemagne, en tant que nation, s'efforce de résoudre et les jeux de pouvoir opportunistes ». Les raisons financières avancées par la *kunsthalle* sont reçues par le milieu de l'art allemand avec scepticisme, quelques mois après le départ forcé de l'ancien directeur Okwui Enwezor, tandis que la presse (notamment Elke Buhr de la revue *Monopol*) parle d'« affront » fait aux deux institutions internationales majeures que sont le MoMA et la Tate. **MAGALI LESAUVAGE**



The Museum of Modern Art, New York.



Photo Awakening/AFP.

Vue de l'exposition « Adrian Piper A Synthesis of Intuitions, 1965-2016 », qui s'est terminée en juillet dernier au MoMA.

Adrian Piper.

Une galerie coréenne porte plainte contre Christie's

La galerie coréenne One and J. conteste les conditions de la transaction privée d'un tableau de Francis Bacon qu'elle avait confié à la maison Christie's. Estimée près de 10 millions de dollars par l'enseigne coréenne, l'œuvre avait été consignée chez Christie's, mais n'ayant pas trouvé d'acquéreur après un an, la galerie One and J. décida, pour rembourser le prêt, d'en consigner une deuxième, cette fois-ci une œuvre d'Andy Warhol. Cette dernière fut cependant retirée d'une vente par la maison juste avant le début des enchères tandis que l'œuvre de Francis Bacon aurait été cédée de gré à gré en septembre dernier à un prix que la galerie coréenne estime en deçà de sa valeur. Pour One and J., Christie's est allé à l'encontre du Code du commerce unifié (UCC) et soupçonne un favoritisme de la part de la maison de vente à l'égard des acquéreurs de l'œuvre, les marchands Van de Weghe et Vermilion Fine Arts. One and J. a déposé une plainte devant la justice new-yorkaise. **M.V.**



La Fondation Nationale des Arts Graphiques et Plastiques change de nom pour devenir

la Fondation des Artistes

et accentuer son engagement auprès des artistes

la Fondation des Artistes fondationdesartistes.fr

Vue de l'exposition
« Le Bord des mondes »
Palais de Tokyo,
Paris, 2015.



Curateur/trice, un métier en mutation

Photo André Morin.

Instance phare de légitimation dans l'écosystème artistique, la figure du commissaire d'exposition solitaire et génial est aujourd'hui déconstruite au profit d'approches curatoriales plus horizontales et localisées.

Par Julie Ackermann

Le chapitre du curateur/globe-trotteur, écumant la surface du monde, de New York à Delhi, à la recherche de talents, s'il n'est pas encore révolu, semble en tout cas en voie de se clôturer. Incarnée par Hans-Ulrich Obrist, cette figure de superstar hyperactive apparaît aujourd'hui complètement obsolète pour les jeunes générations. Et pour cause : archétype de l'acteur néo-libéral devenu sa propre marque, ce commissaire privilégié super-polyvalent voyage de biennale en triennale, mû par une volonté un tantinet présomptueuse et illusoire de cartographier l'art mondial.

La défiance généralisée à l'égard de cette pratique curatoriale, ayant accompagné l'explosion de l'art contemporain dans les années 1990 et surtout 2000, est symptomatique.

Face à la pléthore de centres d'art, biennales et cursus de formation de *curating* créés pendant ces années-là, il faut prendre du recul. D'une part, parce que le nombre de curateurs et curatrices a connu une croissance exponentielle — sauf exceptions, le « métier » demeure toujours aussi précaire et donc réservé aux milieux sociaux privilégiés. « *De plus en plus de commissaires arrivent à en vivre, alors qu'avant, c'était plus sporadique* », pondère Jérôme Cotinet-Alphaize, le président de CEA (Commissaires d'exposition associés). En 2009, CEA avait souligné que le revenu médian des 800 curateurs interrogés frôlait les 500 euros mensuels pour leurs activités de commissariat... D'autre part, le mythe du commissaire est remis en cause, alors qu'il s'était solidifié ces deux dernières décennies. Pour caricaturer, il se contentait d'insérer dans des expositions thématiques des propositions artistiques dans la matrice d'un discours général sur le monde. Louable à l'époque, son travail consistait à décroquer des scènes artistiques locales et à organiser de nouvelles /...

« De plus en plus de commissaires arrivent à vivre de leur métier, alors qu'avant, c'était plus sporadique. »

Jérôme Cotinet-Alphaize, président de CEA (Commissaires d'exposition associés).



D.R.



D.R.

Le commissaire doit pouvoir chercher dans une direction spécifique « sans pourtant s'enchaîner à un thème ou une scène ».

Gallien Déjean,
curateur indépendant.

mobilités. Or, cette mission internationale accomplie, l'urgence est maintenant tout autre. La figure du curateur/auteur semble moins faire rêver. Le curateur « ordonnateur de tendances » apparaît hors-sol et le commissaire en 2018 semble chercher au contraire un ancrage.

Ouvrir des territoires mentaux

L'heure est au « local ». Exit le curateur surplombant à l'approche *top-down* (du sommet à la base, *ndlr*). Aujourd'hui, les jeunes curateurs et curatrices ne peuvent et ne veulent plus cartographier le monde car, de toute façon, c'est impossible. Une position que défend le commissaire indépendant Guillaume Désanges, soulignant la pertinence du cadre national (qui n'est bien sûr pas restrictif). En 2017, il a organisé avec François Piron l'exposition très remarquée « L'Esprit français. Contre-cultures 1969-1989 » à la Maison rouge. De nombreux curateurs souhaitent s'inscrire dans un territoire, compris au sens large. C'est aussi le cas de la curatrice du Palais de Tokyo, Rebecca Lamarche-Vadel, qui se méfie d'une approche strictement géographique. Cette dernière a apporté une contribution essentielle avec l'exposition « Le Bord des mondes » en 2015, qui présentait des travaux de créateurs officiant en dehors du champ traditionnel de l'art. Dans une perspective hors piste, elle considère qu'un curateur doit « ouvrir et développer des territoires mentaux qui lui sont propres ». Pour Gallien Déjean, curateur indépendant, le commissaire doit pouvoir chercher dans une direction spécifique « sans pourtant s'enchaîner à un thème ou une scène ». En 2018, pour l'exposition « A Study



Photo Martin Agyroglou.

Vue de l'exposition « A Study in Scarlet », qui s'est tenue du 17 mai au 22 juillet 2018, au Frac Île-de-France, Le Plateau, Paris.

Un curateur doit « ouvrir et développer des territoires mentaux qui lui sont propres ».

Rebecca Lamarche-Vadel,
curatrice au Palais de Tokyo.



Photo Thomas Jepps.

in Scarlet » au Frac Île-de-France, il a mis en relation le travail de la performeuse et musicienne Cosey Fanni Tutti avec des gestes d'artistes issus de plusieurs générations dynamitant les structures normatives.

Cette recherche de spécificité (ne négligeant pas pour autant l'ouverture) tend à devenir consensuelle, tout comme l'ouverture évidente de l'art contemporain à d'autres disciplines (danse, poésie). Les formats d'exposition se sont diversifiés et le cadre même de l'exposition apparaît réducteur pour les curateurs et curatrices les plus entreprenants. « *Le curateur ne s'intéresse plus forcément à déplacer des objets ; l'exposition n'est qu'une phase dans notre relation et notre engagement avec l'artiste*, abonde Sarina Basta, curatrice au Confort Moderne, à Poitiers. *Ce qui nous intéresse, c'est l'ensemble des forces et des énergies des interlocuteurs et ressources mobilisés par ces processus artistiques. L'objet est un prétexte pour rassembler, questionner* ». En 2018, elle a initié un projet à long terme avec l'artiste Daniel Turner afin qu'il s'empare du patrimoine industriel de la région. Gallien Déjean considère /...

l'exposition comme « *la création d'une communauté éphémère de participants* » qui tente parfois de « *rendre inopérantes les catégories traditionnelles qui différencient les spectateurs, les artistes et les concepteurs de l'exposition* ». Au Magasin des horizons à Grenoble, Béatrice Josse, elle, n'hésite pas à exporter l'essentiel de sa programmation artistique hors des murs de l'institution (lire notre article page 11). Avec son projet « L'Académie de la marche », l'art investit la montagne, les rues et les espaces de la ville à travers des randonnées, des performances, des conférences ou encore des projections. « *Nous allons vers des formes plus souples d'apparition des œuvres*, ajoute Rebecca Lamarche-Vadel. *D'ici un siècle, les institutions telles qu'on les connaît auront probablement disparu !* »

Esprit collaboratif

Cette volonté de nourrir une particularité en tant que curateur est d'ailleurs autant un choix qu'une nécessité. Le *curating* étant devenu ultra-concurrentiel, la spécialisation permet au commissaire de se positionner. Plus que jamais, chacun doit assurer son auto-promotion, mais cette logique individualiste néo-libérale (surtout comprise par les acteurs de la jeune génération) est parasitée par l'essor de pratiques curatoriales collaboratives. Après l'émergence des *artists-run spaces*, les années 2000-2010 ont vu en France l'émergence d'espaces fondés par des curateurs ou curatrices, parfois associés à des théoriciens et des artistes, comme Treize à Paris. Le *curating* collectif ou en duo (avec un artiste, un théoricien...) se généralise et des associations de curateurs naissent également à l'initiative de promotions de cursus d'études curatoriales comme le Syndicat Magnifique à Paris. Ces stratégies d'entraide ouvrent de nouvelles voies au *curating*, à l'heure où l'autorité du curateur est fragilisée, particulièrement par la figure de l'*art advisor* (conseiller de collectionneur), dont l'importance stratégique est grandissante.



Photo Julien Goniche.

« Nous devons continuer à travailler en profondeur certaines thématiques comme le féminisme, l'identité queer, le post-colonialisme, à un niveau à la fois personnel et institutionnel. »

Juliette Desorgues, ancienne curatrice à l'ICA à Londres, aujourd'hui indépendante.

À l'aune de cet esprit collaboratif nourri par des logiques de réseaux, la distinction entre institutionnel, privé et indépendant semble de plus en plus insignifiante. À l'instar du jeune curateur Cédric Fauq, installé en Grande-Bretagne : associé à une institution publique (Nottingham Contemporary) et à un *project space* indépendant (Clearview à Londres), il organise aussi des expositions en galerie, comme récemment « The Share of Opulence; Doubled; Fractional » à la galerie Sophie Tappeiner, à Vienne. « *Être indépendant, c'est être multi-dépendant* », estime pour sa part Guillaume Désanges qui a créé sa propre structure (Work Method) et travaille avec de multiples institutions, dont la Fondation Hermès. La puissance grandissante du secteur privé en France ces dernières années demeure à cet égard une cause centrale des mutations du métier. Le défi du curateur le plus souvent évoqué par les personnalités interrogées ? « *Parvenir à concilier ses positions politiques avec la réalité des influences et pressions, privées ou publiques, notamment financières* », affirme Lucas Morin, curateur à Bétonsalon qui a notamment participé à l'exposition « Temple of Love » de Gaëlle Choisine, en 2018. Claire Staebler, officiant à la Fondation Vuitton, mentionne également la nécessité « *de prendre davantage en compte des publics de plus en plus nombreux* ». Ayant tendance à muter en véritable industrie, l'art contemporain est devenu un instrument de politique culturelle et les initiatives d'art contemporain acquièrent davantage de visibilité. À cet égard — et à l'instar d'un bon nombre de ses pairs —, Juliette Desorgues, ancienne curatrice à l'ICA à Londres, aujourd'hui indépendante (en 2018, elle a signé pendant la foire de Monaco une exposition sur l'« hydro-féminisme » dans un yacht de luxe), note un danger d'homogénéisation. « *Nous devons continuer à travailler en profondeur certaines thématiques comme le féminisme, l'identité queer, le post-colonialisme, à un niveau à la fois personnel et institutionnel* », soutient-elle. L'appropriation par les institutions et le marché de certains sujets peut en effet avoir tendance à drastiquement dévitaliser la puissance contestataire de certaines propositions artistiques. Qu'il opère en dehors ou au sein des structures traditionnelles de l'art, le curateur ou la curatrice doit rester vigilant et accompagner de manière juste la diffusion de ces formes rebelles. Il ou elle doit veiller à ce que leurs intentions ne soient pas détournées, instrumentalisées ou édulcorées et que les œuvres ne deviennent pas que de simples produits culturels dépolitisés. 🍷



Photo Magasin des horizons.

Vue d'une randonnée artistique (« Gang ») de « L'Académie de la marche » en septembre 2018 sur une proposition de Fabian Foort.

Comment le Magasin des horizons réinvente le concept de centre d'art

Peu d'expositions, de la marche, des scientifiques et des « militants » autant que des artistes et des curateurs : depuis l'arrivée de sa nouvelle directrice Béatrice Josse en 2016, le Magasin de Grenoble ressemble de moins en moins à un centre d'art tel qu'on le conçoit aujourd'hui. Un nouveau modèle à suivre ?

Par Emmanuelle Lequeux



Photo Camille Oliviert.

Le Magasin de Grenoble a été l'une des cathédrales de l'art contemporain sous l'ère Jack Lang. Trente-deux ans après sa création, le voilà vide et nu, en plus d'être désacralisé ? C'est la rumeur qui agite le petit milieu de l'art. Depuis la nomination de Béatrice Josse à sa direction à l'été 2016, plus de visibilité, pas d'exposition ou si peu... 1,2 million d'euros de budget pour quasi rien ? Ce serait méconnaître

l'ancienne directrice du Frac Lorraine, qui a succédé au tout-puissant Yves Aupetitallot, après avoir âprement défendu un programme engagé et radical sur le territoire messin. Sous la gigantesque verrière, l'institution nationale — désormais rebaptisée Magasin des horizons — fourmille d'initiatives. Pas ultra-visibles, pas spectaculaires, certes, mais de celles qui répondent aux urgences de nos sociétés et lancent des pistes pour l'avenir. Premier chantier dans lequel l'âme militante de Béatrice Josse s'est investie : repenser de fond en comble l'Atelier des horizons (l'école du Magasin) qui, à ses heures de gloire, a propulsé quelques grands artistes, galeristes et critiques. Plus question d'y prodiguer un simple enseignement du commissariat : « *Nous avons pensé une formation qui mise beaucoup sur le collectif, en créant un outil pédagogique qui intègre une approche corporelle avec du yoga, des marches, l'intervention de chorégraphes. Nous sommes avant tout des corps pensants !* », résume cette grande sportive. Sous la tutelle de l'activiste Peggy Pierrot, les deux premières années ont été féministes à 200 %. Pour 2019, c'est la plasticienne camerounaise Pascale Obolo, qui jouera le rôle de tutrice des ateliers. « *C'est un sujet très sensible, les autochtones eux-mêmes se disent encore en situation coloniale, pas même post-coloniale*, analyse Béatrice Josse. *Comment s'emparer de ces questions sans faire de l'appropriation culturelle et parler de leur cause, qui est aussi notre cause ? Le collectif que nous sommes en train de mettre en place s'y attellera* ». Qui y a-t-il dans cet aréopage d'une dizaine de personnes, destiné à se réunir chaque week-end ? Non pas des professionnels de l'art, mais « *des militants, LGBT, écolos, activistes du secteur social, des gens parfois très en rupture, loin d'être tous artistes. Il s'agit de créer une langue commune depuis ces zones militantes et de favoriser l'auto-formation. C'est fascinant ce que la bienveillance d'un groupe peut susciter comme évolution chez un /...*

L'équipe du Magasin des horizons et le collectif 2017 des Ateliers des horizons. Au centre : Béatrice Josse.

Photo Camille Olivier.



individu ». Bref, une contre-école qui invente une « *pédagogie de crise* ». Quel est le rapport avec un centre d'art, vocation initiale du Magasin ? « *Le monde de l'art nous a fourni des outils d'analyse qu'il nous a parfois fallu des années pour maîtriser. Il est essentiel d'en armer ces gens pour qu'ils reviennent, nourris, vers leur propre collectif* ». Et, pas du genre à baisser la garde, la singulière directrice d'ajouter : « *Face à un monde de l'art qui s'appauvrit, on a besoin de mauvaises têtes. On ne peut pas continuer à faire des expos comme avant : il faut que l'art participe du monde* ».

Hors circuit

Besoin de sang neuf donc : dès sa première opération, La Nuit des idées, Béatrice Josse conviait tout le tissu scientifique et associatif de Grenoble à réfléchir ensemble : astrophysicien, chamane, astrologue, glaciologue, responsable d'un refuge de mineurs gays... « *Beaucoup n'étaient jamais venus chez nous. Peu à peu, de nouveaux réseaux se sont formés autour du Magasin* ». Régulièrement, des bivouacs sont organisés, moments de rencontres artistiques, réalisés en montagne autant que dans des maisons de quartier. Dans un même élan, Béatrice Josse bataille pour dépasser les frontières classiques entre disciplines et se rapprocher notamment du centre chorégraphique.

Et les expositions dans tout ça, rétorquera l'ancien monde ? Contrairement à ce que laissent entendre certains, Béatrice Josse n'a pas renoncé à en réaliser. Et ce malgré les colossaux problèmes d'isolation et de chauffage que connaît le bâtiment, réhabilité par Patrick Bouchain comme une structure éphémère. Aujourd'hui plus que trentenaire, le site s'avère difficilement domptable. « *Il n'est pas vraiment humain, alors que mon projet est justement basé*

sur l'humain », synthétise Béatrice Josse. Elle a, un temps, frisé le clash en proposant de l'abandonner à son triste destin de ruine post-industrielle, mais a depuis renoncé à de telles extrémités, sans pour autant savoir qui (mairie, État ?) pourra bien faire de ce site un lieu viable, ni quand ni comment. Mais qu'il vente ou qu'il neige, l'été prochain, elle promet un projet d'exposition ensorcelant autour du motif de l'éco-féminisme et de la personnalité de l'écrivaine MLF Françoise d'Eaubonne, qui a inventé le terme en 1974. Elle rassemblera des artistes « *plutôt hors circuit* » : une Brésilienne qui travaille dans les favelas, une association qui aide les femmes africaines à refaire des fours traditionnels, un centre de recherche régional spécialisé dans les architectures en terre... L'essentiel est de susciter la rencontre pour que l'exposition se compose au gré d'une résidence collective, plutôt que du fait d'une commissaire omnisciente. « *Tous les grands mouvements de l'histoire de l'art sont nés de manifestes, d'élan collectifs ; or le système libéral a isolé les artistes, les convainquant qu'il fallait être le meilleur, le mieux payé, etc. Ce système et ces injonctions à la rentabilité ont laminé le monde de l'art. Je reste pourtant convaincue que l'argent public, tant qu'on en a encore un peu, doit bénéficier à ceux qui en ont besoin pour réparer et compenser. Si l'on doit être un lieu de résistance et bien soyons-le !* » À l'heure des « gilets jaunes », une autre façon de réinventer l'art noble du rond-point ? 

À voir

La Nuit des idées

le jeudi 31 janvier, de 19h à minuit.
Bivouacs, tous les week-ends jusqu'au 29 mars.
Le Magasin des horizons, site Bouchayer-Viallet,
8, esplanade Andry-Farcy, Grenoble, magasin-cnac.org

À Taïwan, une nouvelle foire pour un marché fort



Courtesy Taipei Dangdai.

La nouvelle foire Taipei Dangdai (du 18 au 20 janvier) veut braquer les projecteurs sur le potentiel encore méconnu du marché taïwanais, l'un des plus anciens et puissants en Asie.

Par Roxana Azimi

23

millions d'habitants, 36 000 km². À première vue, Taïwan a tout d'un nain à côté du grand voisin chinois. C'est pourtant, avec la Corée du Sud, l'un des marchés les plus anciens et structurés d'Asie, mais indéniablement le plus méconnu. Avec ses 90 exposants, à 80 % asiatiques, la nouvelle foire Taipei Dangdai espère braquer les projecteurs sur cette petite république

unanimes : les collectionneurs taïwanais étaient capitaux pour le succès de la foire ». Mais il n'est pas facile de les ferrer car un grand nombre d'entre eux préfère acheter aux enchères. Le nombre des enchérisseurs taïwanais a progressé de 60 % dans les ventes de Sotheby's à Hong Kong entre 2008 et 2017. Selon Jonathan Crockett, vice-président de Phillips en Asie, 30 % des acheteurs dans les ventes d'art moderne et contemporain de Hong Kong seraient taïwanais. Parmi les plus connus figurent le chanteur Jay Chou, la fondatrice du *concept-store* Sunset Leslie Sun et le vétéran Pierre Chen, fondateur de Yageo, qui avait défrayé la chronique en achetant pour

/...



Courtesy Taipei Dangdai.

Magnus Renfrew, directeur de Taipei Dangdai.

dissidente qui compte pas moins de 140 galeries, dont la nouvelle antenne de la galerie new-yorkaise Sean Kelly. « *Je suis allé sept ans durant à Taipei quand je dirigeais Art HK (rebaptisée Art Basel Hong Kong)*, raconte son fondateur Magnus Renfrew. *Toutes les galeries étaient alors*

Le nombre des enchérisseurs taïwanais a progressé de 60 % dans les ventes de Sotheby's à Hong Kong entre 2008 et 2017.

Vue du centre d'exposition de Taipei Nangang qui accueillera la foire Taipei Dangdai du 18 au 20 janvier.

Courtesy Nangang Exhibition Center.



Callum Innes, *Exposed Painting Crimson Lake*,

2018, œuvre présentée par la galerie Sean Kelly à la foire Taipei Dangdai.

25,9 millions de dollars une peinture de Peter Doig en 2015 chez Christie's. « Les clients taïwanais sont importants dans les ventes que nous organisons partout dans le monde, précise Kevin Ching, président de Sotheby's Asie. La valeur des œuvres d'art contemporain occidental qu'ils ont achetées a quadruplé depuis 2008 ». « Comparés aux collectionneurs chinois, qui sont plus jeunes, les Taïwanais sont plus chevronnés, ajoute Jonathan Stone, vice-président de Christie's Asie. Ils achètent depuis les années 1980, surtout de l'art impressionniste et moderne, mais aussi de l'art classique chinois, notamment des céramiques. »

Isabel et Alfredo Aquilizan, *Left Wing Project (Belok Kiri Jalan Terus) Wing 5*,

2018, faucilles, balances, sac de chanvre, riz, corde, dimensions approximatives 280 x 100 cm. Œuvre présentée par la Yavuz Gallery de Singapour à la foire Taipei Dangdai.

Un contexte politique fragile

Malgré tout, Sotheby's comme Christie's, qui avaient organisé des ventes dans les années 1990 à Taipei, ont préféré se replier sur Hong Kong, qui jouit d'une fiscalité plus amène, d'un port franc, d'une logistique hors pair et d'une fluidité dans la circulation des devises. À la différence de l'ancienne colonie britannique, le



Courtesy Callum Innes/Sean Kelly.

système de taxation est complexe à Taïwan, avec des droits d'importation d'environ 15 % pour les œuvres d'art.

Malgré son nombre impressionnant de millionnaires au kilomètre carré, en progression de 26 % selon une étude des spécialistes de l'immobilier REPro Knight Frank, le petit tigre asiatique est aussi sensible aux effets de la crise mondiale. L'île, qui s'est pourtant fait un nom dans l'électronique, a raté le coche d'Internet. Diplomatiquement isolé, Taïwan est surtout dans le viseur de la Chine, qui ne lui reconnaît toujours pas son indépendance et ne désespère pas de ramener dans son giron l'île rebelle. Les dernières élections, qui ont vu la déroute des libéraux, ont d'ailleurs renforcé l'influence à distance de Pékin. Un basculement qui risque d'avoir aussi un impact sur le marché de l'art.



À voir

Taipei Dangdai, du 18 au 20 janvier, Taipei Nangang Exhibition Center, taipeidangdai.com



Courtesy Isabel and Alfredo Aquilizan et Yavuz Gallery.

Philippe Quesne,
*La Mélancolie
 des dragons*,
 Théâtre Nanterre-Amandiers.

Photo Martin Argyroglo.



Art visuel et art vivant : tous en scène !

Les plasticiens braconnent de plus en plus dans le champ du spectacle vivant, tandis que musiciens et chorégraphes sont acclamés par le monde de l'art. Des allers-retours pas toujours bien huilés.

Par Roxana Azimi

Passer de l'autre côté du miroir, élargir le spectre des possibles... Les plasticiens sont de plus en plus nombreux à franchir le Rubicon qui sépare les arts visuels des arts vivants. Pas question pour eux de ne signer que décors et costumes ; ils se font dramaturges et chorégraphes. Fin septembre, Julien Prévieux a monté à Marseille la pièce *Off Balls, Books and Hats*. Jeremy Demester vient de concevoir une œuvre scénique avec le centre chorégraphique national Ballet de Lorraine. En novembre dernier, Virginie Yassef a présenté *The Veldt* au théâtre de Nanterre-Amandiers.

Une scène qui, depuis l'arrivée à sa tête en 2014 de Philippe Quesne, fait valser les catégories. Et pour cause ! L'auteur de *La Mélancolie des dragons* a d'abord fait des études aux Arts décors de Paris avant d'être « kidnappé » par le monde du spectacle vivant. Tout naturellement il a, à son tour, invité les plasticiens à monter sur les planches. « *Beaucoup d'artistes ont envie d'un art total et veulent que leurs pièces ou performances durent, circulent, alors que bien souvent elles ne se déroulent que le temps d'une nuit dans un lieu d'art* », explique-t-il.

Théo Mercier,
La Fille du collectionneur,
 Théâtre Nanterre-Amandiers.

C'est pour éviter de « *lasser et se lasser* » que Théo Mercier, friand de nouvelles expériences, a commencé voilà cinq ans à se frotter à ce champ en montant une pièce, puis un spectacle de danse. Violaine Lochu, qui a fait de sa voix son médium, a voulu « *enlever l'idée d'auteur, du solo propre aux arts plastiques* », en travaillant avec des musiciens. Un choix naturel : bien qu'elles soient influencées par l'esprit d'Orlan, de Gina Pane et de Marina Abramović, ses performances atypiques cousinent plutôt avec les vocalises de la chanteuse Cathy Berberian. /...



Photo Martin Argyroglo.

« L'espace de l'art m'a donné par son manque de ressources le devoir d'imaginer des instruments plus légers, qui puissent voyager plus facilement, faire moins d'effet, questionner l'essentiel. »

Tarek Atoui, musicien, compositeur, artiste

Tarek Atoui,
WITHIN,
2017, performance à la galerie
Chantal Crousel, Paris.

Photo Florian Kleinferny/Courtesy de l'artiste et de la Galerie Chantal Crousel.



L'ambition, pour beaucoup de créateurs, est de toucher une autre audience, d'échanger, de recevoir des commentaires, presque en direct. « Dans l'art contemporain, on est rarement face au public, on ne voit pas la joie, confie l'artiste Jean-Luc Verna, devenu chorégraphe depuis deux ans. Sur scène, on est artiste au milieu de la société ».

L'incursion dans le champ du spectacle vivant présente un dernier avantage : l'accès au très enviable régime des intermittents et aussi, bien souvent, plus d'argent pour la production. « J'ai parfois jusqu'à 250 000 euros pour monter un projet sur scène, mais jamais plus de 30 000 euros pour monter une exposition », confie Théo Mercier.

Temporalités

À rebours, le musicien Tarek Atoui goûte aux défis, y compris économiques, que pose le monde de l'art. « L'espace de l'art m'a donné par son manque de ressources le devoir d'imaginer des instruments plus légers, qui puissent voyager plus facilement, faire moins d'effet, questionner

l'essentiel. » Le compositeur, représenté par la galerie Chantal Crousel, est devenu un habitué des biennales d'art contemporain. « Les labels et les tournées ne m'intéressent pas, poursuit-il. J'aime les performances longues, travailler des mois en studio, ce qui n'est pas soluble dans l'économie de la musique. C'est le monde de l'art qui m'a donné les moyens de faire les choses dans le long terme ». Tarek Atoui n'en ignore bien sûr pas les limites. « Au début, il faut prendre des précautions, l'acoustique n'est pas bonne, il n'y a pas de silence, mais tout cela donne de nouvelles idées d'écriture, indique-t-il. Comme l'écoute moyenne est de 5 à 15 minutes en situation de performance, on ne fait pas de début, de fin, ou de pièce longue. »

Le cas de Tarek Atoui n'est pas isolé. Invité aussi bien au Palais de Tokyo qu'à la Nuit blanche, le danseur et chorégraphe Eric Minh Cuong aime naviguer dans cette zone grise entre art et performance, car « avoir une seule famille, c'est subir une forme de domination ». Même constat chez Oliver Beer, qui expose à partir du 12 janvier à la galerie Thaddaeus

Oliver Beer,
Recomposition
(Hallelujah Junction),
2018, poterie rouge égyptienne
pré-dynastique surmontée
de noir (vers 3 100 av. J.-C.),
porcelaine de Chine, terre cuite
de l'époque victorienne,
sectionnées et serties en
résine, 74 x 47 x 2,2 cm
chacune.



« Quand j'ai commencé à me diversifier, il y a une quinzaine d'années, des gens ont douté de moi comme plasticien, pensant que je me diluais. »

Jean-Luc Verna, artiste, chorégraphe.

Jean-Luc Verna, élément de décor de la pièce *Uccello, Uccellacci & the Birds*, 2017

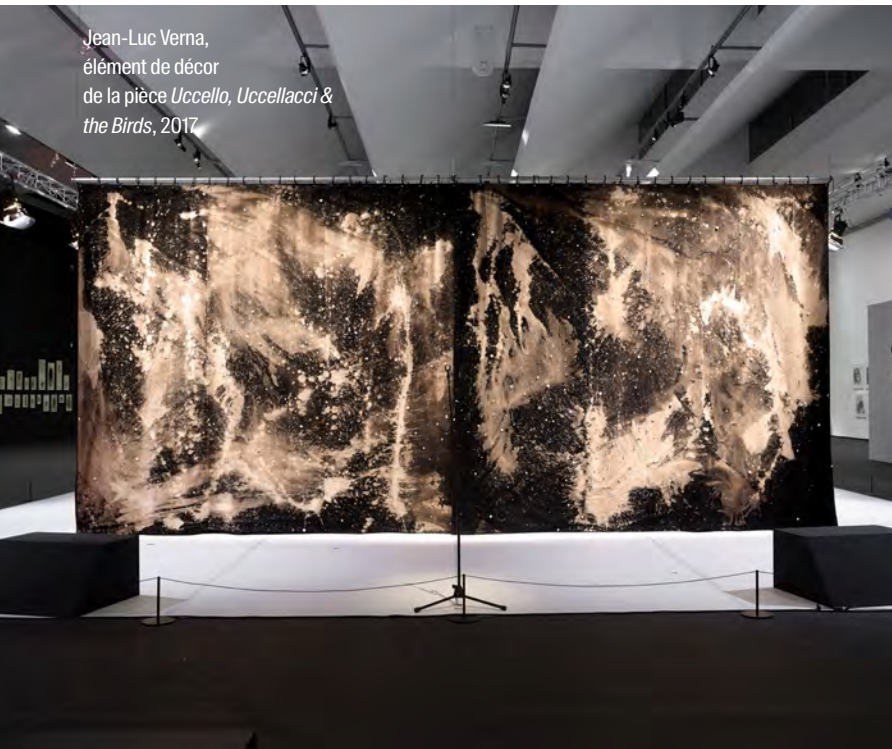


Photo Marc Domage/Courtesy Air de Paris, Paris.

Ropac. Le jeune homme, qui a fut d'abord musicien de rock et compositeur, déclare trouver « plus de liberté dans l'art, un champ qui a la possibilité de tout absorber et incorporer ». Pour autant, la circulation entre les différentes sphères n'est pas totalement fluide. « Quand j'ai commencé à me diversifier, il y a une quinzaine d'années, des gens ont douté de moi comme plasticien, pensant que je me diluais », soupire Jean-Luc Verna. En cause, une méconnaissance réciproque. « Un musicien ne connaîtra pas Vera Molnár et un plasticien ignore Julien Desprez », déplore Violaine Lochu. Théo Mercier regrette d'ailleurs de ne jamais croiser curateurs et collectionneurs dans ses spectacles. Philippe Quesne le dit justement : « Développer un public sur scène prend du temps ». 🐦

À voir

« **Oliver Beer, Household Gods** », du 12 janvier au 16 février, galerie Thaddaeus Ropac, 7, rue Debelleye, Paris (3^e), ropac.net

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

FENDRE ★
L'AIR ART
DU BAMBOU
AU JAPON



Exposition
jusqu'au 07/04/19

LE FIGARO madame MATHI Europe 1



#FendreLAir
www.quaibrantly.fr

Japonismes 2018

Vannerie pour l'ikebana, MORIGAMI Jin © musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Tadayuki Minamoto



DR.

La lettre de Ghazal Golshiri,
correspondante du *Monde* à Téhéran

Le milieu de l'art iranien à l'heure des sanctions

À Téhéran, deux mois après le retour des sanctions américaines, plane un air de défi sur la scène artistique iranienne, qui s'active en ce début d'année. Fait inédit, du 4 au 11 janvier, la capitale iranienne accueille sa première semaine de l'art, baptisée Teer Art : des expositions, sélectionnées par un jury, ont lieu dans 21 galeries en vue de Téhéran. Ailleurs dans la capitale, discussions et tables rondes accompagnent l'événement, tandis que les plus avisés ont la possibilité de visiter l'atelier des artistes qui se sont joints à Teer Art. Le meilleur de la semaine : 13 projets artistiques menés par différents commissaires dans des endroits improbables de la ville, dont l'exposition de 40 affiches de l'époque de la révolution en 1979, accrochées dans un passage de bouquinistes du centre de Téhéran.

Le collectif Teer Art, qui se présente comme une plateforme d'art contemporain multidisciplinaire iranien, a déjà accompli une première mission : en juin 2018, les deux galeristes à son origine, Hormoz Hematian et Maryam Majd, ont réussi leur pari en organisant la première édition de leur foire d'art – la première en Iran (lire *l'Hebdo* du 22 juin 2018). Selon les organisateurs, déjà à l'époque, les « très bonnes ventes » des 11 galeries iraniennes présentes ont surpris le monde de l'art iranien, alors que le pays traversait des jours fiévreux sous l'effet d'une dégringolade vertigineuse de la monnaie iranienne (jusqu'à 70 %) face aux devises étrangères. Les Iraniens, pris de panique après l'annonce du retrait unilatéral du président américain Donald Trump de l'accord nucléaire avec Téhéran (conclu en 2015), ont entrepris d'acheter dollars et euros, faisant plonger le rial.



Photo Maïm Jamei.



Maryam Majd et Hormoz Hematian du collectif Teer Art.

Un marché qui se maintient

Depuis, le marché des devises s'est un peu stabilisé, mais les sanctions ont commencé à porter un coup dur à la vente de pétrole, première ressource économique du pays. Le pouvoir d'achat des Iraniens a, quant à lui, baissé de 80 %. Fait surprenant, le marché de l'art ne souffre aucunement de cette nouvelle donne. « Ces derniers mois, les acheteurs se sont activés, explique Rozita Sharafjahan, directrice de la galerie Azad à



Photo Maïm Jamei.

Visite guidée du passage des bouquinistes avec les affiches révolutionnaires. Commissaire : Aria Kasaie.



Courtesy Morteza Pourhosseini.

Ces nouveaux acheteurs s'intéressent d'abord et presque exclusivement aux artistes établis. Presque jamais, les jeunes artistes de la scène artistique émergente ne profitent de cette tendance.

La peinture de Morteza Pourhosseini, dans un passage de bouquinistes. Commissaire : Ali Bakhtiari.

Téhéran. Ils disent : « Avec notre argent, nous ne pouvons plus acheter terrains ou appartements. Quoi de mieux que d'investir dans les œuvres d'art pour préserver la valeur de nos capitaux ? » »

Cette ruée vers le marché de l'art n'est guère méconnue des milieux artistiques iraniens : déjà, sous l'ancien président populiste Mahmoud Ahmadinejad (2005-2013) et au plus fort des sanctions internationales contre le programme nucléaire de Téhéran, de nouveaux collectionneurs ont fait leur apparition. La plupart d'entre eux avaient fait fortune « en une nuit », selon l'expression persane, grâce à leurs liens avec le pouvoir : dans une économie isolée, c'est presque la seule façon de s'enrichir au-delà d'une certaine limite. « Ces nouveaux riches n'avaient pas de connaissances en matière de l'art. Après avoir acheté voitures et appartements de luxe, ils acquéraient avidement des œuvres pour concurrencer leurs pairs et être à la mode », ajoute Rozita Sharafjahan.

Or, ces acheteurs s'intéressent d'abord et presque exclusivement aux artistes établis et donc font leurs achats dans les ventes aux enchères, c'est-à-dire sur le second marché. Presque jamais, les jeunes artistes de la scène artistique émergente ne profitent de cette tendance. « La vie est de plus en plus rude pour les plus jeunes. Ils souffrent surtout des loyers qui sont en nette augmentation, soutient le directeur de la galerie Emkan à Téhéran, Behzad Nejadghanbar. Certains de mes artistes ont été obligés de quitter la capitale. »

Repli sur soi

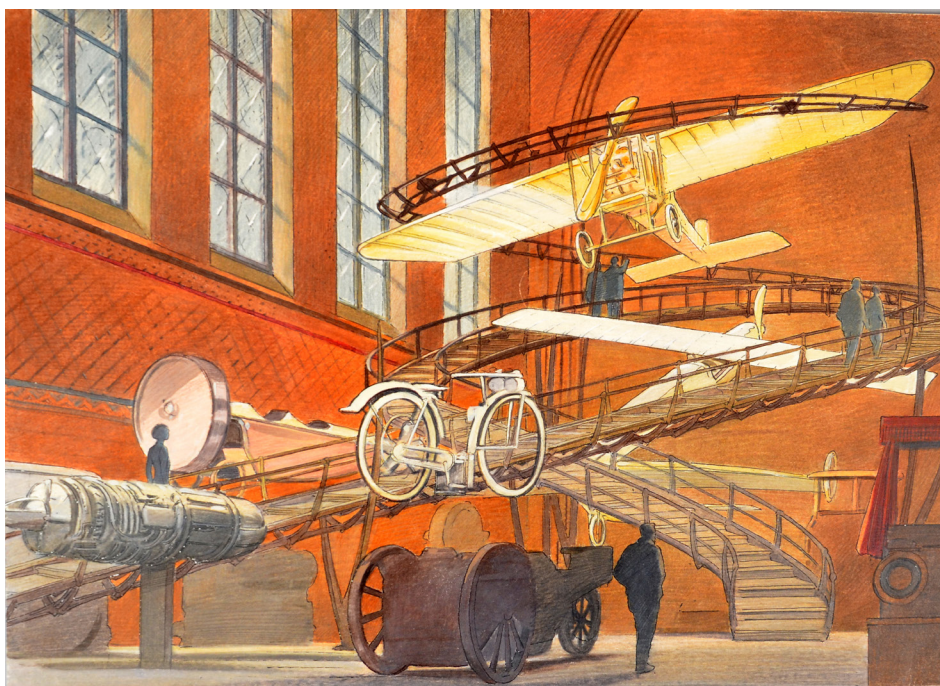
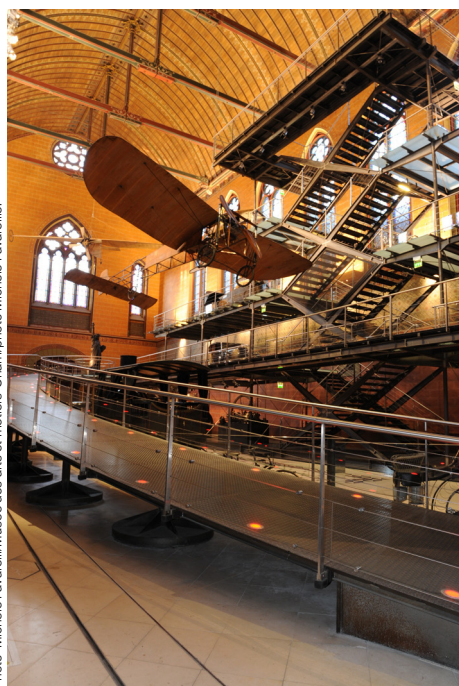
De plus, souffle sur les milieux intellectuels iraniens un vent de déception : leurs espoirs d'ouverture du pays et de sortie de l'isolement, notamment depuis l'accord nucléaire, ont été douchés. L'Iran se referme de nouveau sur lui-même. En ce qui concerne les arts plastiques, le flux impressionnant de commissaires d'exposition étrangers s'aventurant en Iran s'est sensiblement affaibli. Aujourd'hui, les acteurs de l'art se trouvent dans l'impossibilité de faire assurer leurs œuvres pour un envoi à l'étranger : désormais, toute société ayant des activités en Iran risque d'être épinglée par Washington. « Si nous voulons vraiment assurer une pièce, il faut d'abord l'envoyer à Dubaï, par exemple, explique l'artiste iranienne Nazgol Ansarinia. Là-bas, quelqu'un doit la récupérer et faire le nécessaire bureaucratique pour que la pièce soit couverte le reste du trajet. »

Comme d'autres artistes, elle constate que désormais musées, fondations et collectionneurs internationaux sont réticents à faire des transactions bancaires avec les artistes iraniens : ils préfèrent régler eux-mêmes tous les frais et, ensuite, payer les honoraires et le reste en liquide. De fait, il faut plus d'efforts pour faire voyager l'art iranien à l'étranger. Aussi, les acteurs de l'art seront-ils enclins à faire des choix plus conventionnels, au détriment des œuvres plus subtiles et moins accessibles. 🐦

À voir

Teer Art Week, jusqu'au 11 janvier à Téhéran, teerart.com

Photo: Michèle Favarelli/Musée des arts et métiers-Cham/Photo Michèle Favarelli.



© Musée des Arts et Métiers-Cham-Denis Pruvrel

Le musée des Arts et Métiers reçoit 12 dessins de François Schuiten

Tous les quinze jours, *l'Hebdo* relate une acquisition récente d'institution. Focus cette semaine sur le don par François Schuiten de douze dessins au musée des Arts et Métiers.

Par Marine Vazzoler

L'auteur de bandes dessinées François Schuiten, 62 ans, a une histoire longue avec le musée des Arts et Métiers, une « complicité », comme il le dit lui-même, qui explique en grande partie son récent cadeau de douze de ses dessins à l'établissement. En effet, « lorsqu'ont débuté les réflexions au sujet de la rénovation du musée il y a plus de 25 ans, explique le responsable des collections Énergie et Transports de l'institution Lionel Dufaux, François Schuiten a été sollicité pour en penser la scénographie ». Et si tous les projets que le dessinateur belge a soumis n'ont pas forcément abouti, d'autres se sont concrétisés comme la décoration « dans une veine très Jules Verne » de la station de métro Arts et Métiers sur la ligne 11, en 1994.

Ci-dessus de gauche à droite : Église Saint-Martin-des-Champs, perspective de la nef du musée des Arts et Métiers consacrée aux transports, avion de Blériot suspend.

Projet d'aménagement de l'église du musée des Arts et Métiers dans le cadre du projet de rénovation par François Schuiten.

À droite : Projet de rénovation de la station de métro Arts et Métiers par François Schuiten

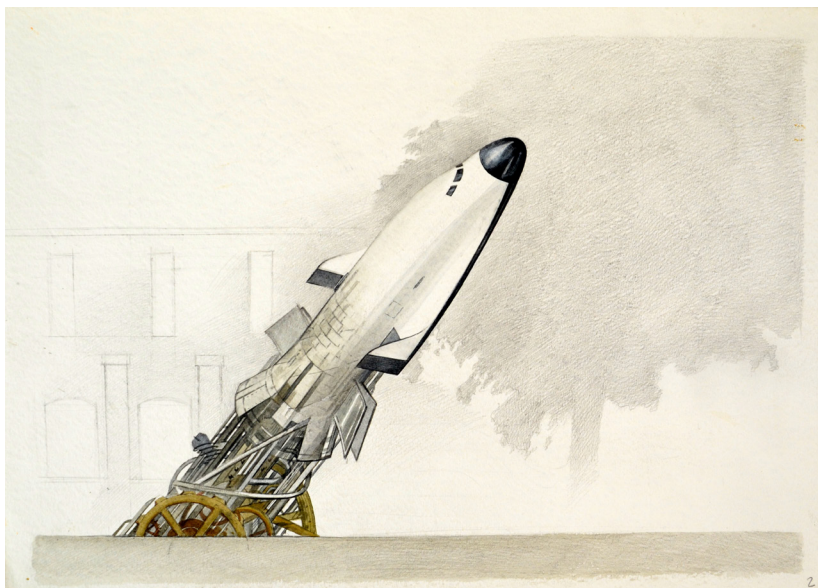
Une vingtaine d'années plus tard, en 2017, le dessinateur belge sort avec Benoît Peeters un nouvel album de la série *Cités Obscures* dans le cadre de l'exposition « Machines à dessiner », destinée à « présenter les collections du musée des Arts et Métiers comme une source d'inspiration pour les artistes, poursuit le conservateur. François Schuiten y montrait plusieurs planches, dont ces 12 dessins



© Musée des Arts et Métiers-Cham-Denis Pruvrel

Si tous les projets que le dessinateur belge a soumis n'ont pas forcément abouti, d'autres se sont concrétisés comme la décoration « dans une veine très Jules Verne » de la station de métro Arts et Métiers.

qu'il donna au musée à l'issue de l'exposition ». L'une d'elles retrace les projets autour de la station de métro, mais aussi « des dessins en lien avec le concours pour le réaménagement de la /...



Projet d'aménagement de l'église du musée des Arts et Métiers dans le cadre du projet de rénovation par François Schuiten


chapelle du Centre national des arts et métiers », un projet qu'il imagine tout en hauteur et devant élever les visiteurs dans les airs, qui n'a jamais vu le jour. Des esquisses représentant des vues des rénovations du musée depuis des hublots font également partie du don qui permet de « *conserver des traces de ces pistes de réflexion en lien avec le réaménagement et donc l'histoire du Centre national des arts et métiers, créé en 1874, explique Lionel Dufaux. Ce type d'acquisition d'objets de beaux-arts est assez rare pour notre musée dont les axes d'achat sont plutôt les sciences et techniques ainsi que l'innovation – un marché par ailleurs compliqué* ».

La bande dessinée en manque d'institutions

Si ce don participe de la volonté de François Schuiten de laisser une trace de ses échanges et de sa complicité avec le musée, il fut également motivé par « *la volonté que [ses] œuvres ne soient pas uniquement dispersées chez les collectionneurs* ». Il avoue : « *Avec l'âge, je me dis que c'est important de donner aux institutions et qu'il est fort dommage de n'être confronté qu'au monde marchand. Donner ces douze œuvres au musée des Arts et Métiers était également une façon de rendre ce que j'ai reçu de la part de l'établissement* ». Le Cnam n'est pas le seul établissement culturel à avoir bénéficié de la générosité de l'auteur belge : la Fondation Roi Baudouin à Bruxelles possède plusieurs planches, tandis que la Bibliothèque nationale de France détient 3 albums du dessinateur. François Schuiten, dont un projet d'affiche pour l'exposition « Cités-Cinés » de Gand (1989) était



© Musée des Arts et Métiers/Cham-Denis Prouvel

parti pour 51 912 euros aux enchères chez Millon en 2015, dit réfléchir de plus en plus à la question du patrimoine des dessinateurs. « *Je me pose beaucoup de questions sur ce patrimoine qui flambe en ventes publiques, mais manque cruellement de lieux d'exposition et de préservation, explique-t-il. Je rêve qu'il y ait un centre ou une cité de la bande dessinée qui soit vraiment en mesure de recevoir les œuvres des auteurs car, pour le moment, seuls les collectionneurs s'en emparent et cela me choque que les seuls interlocuteurs au sujet de notre patrimoine soient des galeries* ». Ce don est donc une façon de palier un manque institutionnel où parfois « *la bande dessinée est considérée comme une sous-culture* », estime le dessinateur, Grand Prix du festival d'Angoulême en 2002. Il lui tient à cœur que certains de ses travaux et ceux de ses confrères et consœurs entrent dans le bien commun et soient accessibles à tous : François Schuiten avoue projeter de donner une autre esquisse au chanceux musée des Arts et Métiers qui, quant à lui, réfléchit à la mise en valeur de ce cadeau inhabituel. 



François Schuiten

copyright : Vladimir Peeters